

Ergologic approach of information and communication sciences

Approche ergologique des sciences de l'information et de la communication

Mots-clés : activité, philosophie, science, information, communication, épistémologie, histoire, ergologie.

Résumé : entre science sociale et science exacte, l'originalité française des sciences de l'information et de la communication (SIC) n'indique pas toujours de manière très claire les conditions de son unité. Nous pensons la trouver à partir d'une conception de l'activité humaine, ce qui inclue les techniques, dans la mesure où l'activité relie des espaces sociaux et relationnels à des histoires de personnes. La prise en compte des savoir-faire communicationnels dans l'analyse des relations humaines invite alors à nous positionner à partir une approche ergologique originale. Celle-ci fait de l'activité le réceptacle de valeurs et de choix de vie qui conditionnent notre compréhension de la communication et des informations qui sont produites dans de tels contextes.

Keywords :activity, philosophy, science, information, communication, epistemology, history, ergology.

Abstract :between social science et exact science, the French originality of information and communication science don't point out always clearly the condition of its unity. We think to find it from a concept of the human activity, including techniques, inasmuch as the activity link social and relational spaces to histories of persons. The consideration of communicational how-know in the analysis of human relations encourage to position from an original ergologic approach. This one conceive the activity as the container of values and choices of life that condition our understanding of communication and of informations improved in those contexts.

*

Malgré la maturité institutionnelle des Sciences de l'Information et de la Communication (SIC) qui a désormais acquise une « masse critique » (Cardy & Froissart, 2002 : 362) la question de leur statut et de leur unité continue d'interpeller ses acteurs. Certains d'entre nous songent à séparer les sciences de l'information de celles de la communication (Dumas et coll., 2005), d'autres veulent mimer le système américain qui place les sciences informatiques du côté de l'informatique. Au-delà de la question de l'organisation institutionnelle, nous pouvons constater la difficulté de délimiter l'objet d'une interdiscipline, d'autant plus lorsque celle-ci s'intéresse aux relations sociales comme aux objets techniques. Les SIC ont-elles donc un objet d'étude, ou ne font-elles que répondre aux besoins scientifiques du moment ? Cette unité que nous apercevons et qui semble la structurer est-elle à trouver du côté du sujet qui fait des SIC une science humaine ? Où ne faudrait-il pas plutôt prendre acte du fait que les SIC tentent de décrire des activités humaines prises dans toutes ses dimensions, plutôt que de vouloir construire des grilles de lecture réductrices ? Sans doute cette question de la cohérence du projet de recherche se doit être posée, voire travaillée, au moins une fois par tout chercheur en SIC.

Les SIC comme sciences de l'activité humaine

Pour penser l'information, une approche répandue identifie l'information à un élément signifiant. Ainsi comprise avec la linguistique structurale, l'information renvoie à un partage entre signifiant et signifié comme deux faces d'un même objet, le signe linguistique, une « entité psychique à deux faces » (Saussure, 1972 : 99). L'arbitraire de cette relation rend assez bien compte du phénomène de la communication ou de la transmission d'information entre deux machines. Un message en entrée (*output*) est envoyé vers un récepteur (*input*) qui peut donner éventuellement lieu à un retour d'information (*feedback*). En informatique, le concept de processus structure les échanges d'informations à l'intérieur d'une même unité centrale. Dans ce cas, la communication entre les processus est le fait d'applications qui se groupent par briques pour constituer un système d'information.

Or, la logique du mécanisme est plus complexe qu'il n'y paraît. Car dans la plupart des cas, la machine est le moyen d'un projet humain et non le but final. D'une part, l'information ne se réduit pas à une série d'impulsions électro-magnétiques. Pour faire sens, la présence ou l'absence de courant électrique doit permettre l'affichage d'un texte ou d'une image, d'émettre un son ou plus généralement de déclencher un événement accompagné d'une intention de communication. Même dans le cas où un système informatique produit une information non lue, par exemple dans un journal d'évènements (*logs*), se trouve à sa source une intention humaine, dans notre exemple celle du concepteur de ce système.

Ce qui est vrai dans le cadre d'une structure technique l'est d'autant plus dans celui de la communication humaine non médiée : l'information comme message dans la communication suppose une interprétation mentale qui introduit une distinction entre le signe et l'objet de la pensée auquel se réfère le signe. En ce sens, le signe est une « relation conjointe avec la chose dénotée et avec l'esprit » (Peirce, 1978 : 143). Cette remarque permet de replacer l'information dans son contexte de communication humaine, qui ne se réduit pas à un schéma mécanique, même très comme une infrastructure informatique. Ainsi comprise, la science de l'information et de la communication est une science de l'usage de l'information, en provenance d'un artefact ou d'un humain : elle s'inscrit dans le cadre des sciences de l'activité. Les systèmes d'information étudiés par les chercheurs en SIC sont donc des objets qui ne sont ni extérieurs ni indépendants des relations et des préoccupations humaines.

L'espace social des SIC

Que signifie faire des SIC une science de l'activité humaine ? En premier lieu, cette approche introduit un concept plus flou de la notion d'information conçue par les saussuriens, ce qui en apparence éloigne les SIC de l'informatique. Selon, en France, dès 1966, la science de l'ordinateur naissante prétend étudier le « traitement de l'information considérée comme le support formel des connaissances » (Arsac, 1988 : 39). Ainsi en informatique, on semble vouloir distinguer le processus d'automatisation initié par une machine, le traitement de l'information, de ce qui relève d'une particularité humaine, la formation de connaissances. Pourtant cette dissociation n'est pas si évidente. Prenons l'exemple de la conception d'un logiciel. Une interface graphique centrée utilisateur prendra en compte le profil, le niveau de connaissance voire le métier de l'utilisateur s'il s'agit d'un progiciel. Or, en posant des questions sur la clarté ou la simplicité d'utilisation de cette interface, le concepteur rencontre le thème peircien de la séparation entre la représentation mentale et l'objet dénoté. En génie informatique non plus, on ne peut donc séparer rapidement le support formel du contenu de la communication.

L'objet des SIC, jusques et y compris dans le cas des TIC, est donc un « objet social et non un objet physique » (Fondin, 2005). L'information n'y est pas étudiée comme un concept abstrait, hors de

toute situation concrète, mais dans les champs professionnels dans lesquels elle se déploie : les médias, le journalisme, les industries culturelles, la bibliothéconomie, la politique, l'espace public, les organisations, les TIC, etc. (Olivési et coll., 2007). L'idée d'un « objet » disciplinaire doit donc être entendue en un sens particulier. D'une part, comme interdiscipline, les SIC s'intéressent à une multitude d'objets et de méthodes issues d'autres champs du savoir académique, tout en suivant une thématique directrice. Or, ces objets n'ont pas la même valeur du point de vue de la recherche : certains thèmes font davantage couler d'encre scientifique que d'autres. Des choix s'opèrent, et varient selon les localisations géographiques. Si les États-Unis ont vu les SIC naître de la rhétorique ou de l'enseignement, les études européennes ont entretenu un « rapport quasi exclusif aux médias » (Winkin, 2004 : 103). L'étude de ces thèmes suppose donc des choix qui se forment à partir de volontés et d'expériences humaines ; ils ont une histoire antérieure à l'institutionnalisation des SIC par le Conseil National des Universités, en 1975.

En somme, si l'on veut faire de l'information un objet d'étude distinct du corps et de l'esprit de celui qui le pense, on réduit les SIC à une approche dite « objective » en un sens positiviste, évaluable à l'aune de critères de non réfutabilité. Ainsi, avec l'idée qu'une théorie irrécusable serait « dépourvue de caractère scientifique » (Popper, 1985 : 1, 1), on en vient à gommer tout le fonctionnement social, plus ou moins conscient de la science. Si l'on tient compte du fait que « l'objectivité ne peut se détacher des caractères sociaux de la preuve » (Bachelard, 1934 : 16), tout l'*habitus* inégalitaire comme « système de représentations durables et transposables » (Bourdieu, 1980 : 88) d'une institution scientifique comme la notre. Or, la production scientifique des SIC n'est pas soumise à un but défini, ni ordonnée par la mise en évidence d'une essence qui permettrait de dire *a priori* ce qui appartient et ce qui n'appartient pas aux SIC, et donc de juger simplement du travail scientifique accompli. Car analyse tout élément de l'information ou de la communication dépend des autres éléments, en raison de leur nature relationnelle. Extirpée du cadre de la réduction positiviste, la complexité des SIC n'est pourtant pas liée à un manque de cohérence ; au contraire, sa légitimité continue de s'éprouver par la communauté scientifique mondiale et se renforce avec le temps ; encore faut-il comprendre comment se déroule cette histoire.

Actualité des SIC

Ainsi ce n'est pas en définissant positivement les limites incertaines des objets des SIC que nous parviendrons à en penser l'unité, car les notions d'information ou de communication renvoient à une multitude de théories et de recherches différentes qui font débat quant à leurs définitions. Ce n'est pas non plus à partir de la seule étude des sujets et de leurs pratiques, ce qui est le rôle d'une sociologie des sciences, que nous parviendrons à atteindre cette spécificité, car le savant construit sa recherche à partir de perspectives épistémologiques qui lui sont propres. Or les objets des SIC non seulement ne répondent pas à des déterminations positives, mais aussi ils évoluent avec le temps. Aussi les SIC étudient-ils volontiers les objets communicants tels qu'ils se donnent à nous, dans leur actualité. L'information étudiée se donne le plus souvent sous le mode de l'évidence, « sous la forme de l'information de presse (ou d'actualité) », comme information professionnelle stratégique, voire comme « le trait principal de l'évolution des sociétés » (Miège, 2004 : 10). Or, l'actuel est assimilable à l'éphémère. Parfois il dessert les SIC dans la hiérarchie des distributions de budgets ministériels, au bénéfice de sciences qui bénéficient d'une plus longue histoire. En effet, notre science moderne ne s'inscrit pas comme d'autres dans le cadre des catégories occidentales médiévales, à partir desquelles naît l'idée de discipline. Il est vrai qu'au temps où le savoir se transmettait de maître à disciple, on ne mélangeait pas les arts littéraires (le *trivium* de Cassiodore) avec les arts mathématiques (le *quadrivium* de Boèce).

Remarquons que l'actualité des problèmes de notre science renvoie à ce qui nous concerne le plus directement. Car l'actuel n'est pas une puissance en attente, une potentialité non éprouvée, une absence ; il relève au contraire de l'omniprésence de la culture, des médias, des artefacts et des

organisations dans notre société qui missionne les chercheurs en SIC pour répondre aux enjeux durables du présent. La cohérence de notre matière n'est donc pas une qualité qui lui est intrinsèque : elle est le résultat ordonné ou ordonnable, celui d'une volonté sociale qui résulte des rapports de forces liés à l'ensemble des activités de la vie humaine. Ainsi les SIC construisent au présent un savoir sur l'agir humain, précisément sur l'activité communicationnelle, qui est aussi durable que l'espèce humaine. Les études des SIC ne peuvent donc pas isoler la dimension historique de la communication, qui dépend de ce qu'est, de ce qu'a été et de ce que devient le sujet communicant.

Les savoir-faire communicationnels

Ainsi, l'objet des SIC n'est pas réductible à un objet physique qui réponde à des déterminations, à des propriétés ou à des qualités partagées. N'est-ce pas alors dans le sujet communicant que l'on trouvera le critère de l'unité scientifique ? Dans ma perspective, l'idée d'activité communicationnelle exprime la possibilité de réconcilier l'objet des SIC avec le sujet qui est à l'origine de l'acte d'information. L'acte de communication, médié ou non, suppose un travail de mise en relation entre un objet physique, par exemple un ordinateur ou un téléphone, et des sujets humains.

Or l'activité de communication ou de traitement humain de l'information suppose l'usage d'habiletés pratiques, de savoir-faire ou de savoir-être en tant qu'ils laissent paraître un positionnement, une attitude qui indique en réalité des modifications de la configuration mentale ou physique déployée. Ainsi l'écoute ou la compréhension supposent un savoir-faire qui ne relève pas à proprement parler de la passivité, car il est lié à une intense activité de créativité neuronale selon (Changeux, 1983 : ch. V, D). Quant au médium, dans la mesure où il rend possible la communication, il s'adapte et dépend de ceux qui l'utilisent. Par conséquent, l'artefact dans la communication porte la trace, même cachée, de l'humain. Qu'il soit davantage artistique ou utilitaire, le médium présent est marqué par le travail du communicant, donc par ses valeurs et par son histoire. La relation de communication relève donc de l'activité humaine au sens où elle dépend pleinement d'une histoire en mouvement, complexe et vitale, faite de choix et de valeurs, plus ou moins incarnée dans les savoirs mis en œuvre. La compréhension des savoir-faire communicationnels suppose donc de ne pas séparer inconsidérément le savoir du croire, les valeurs de la connaissance, le politique de l'épistémologique.

Pour une approche ergologique en SIC

Ainsi l'unité scientifique de notre domaine disciplinaire est à trouver, selon nous, dans la complexité vitale de la relation communicante en tant qu'elle produit de l'information. Pourquoi ce privilège de l'activité ? D'autres notions pourraient rendre compte du caractère actif des relations sociales, comme l'action, la production ou le travail. Cependant, l'action pratique se distingue, chez les classiques, en opposition avec la contemplation spéculative, la connaissance, mais aussi avec l'instinct naturel (Kant, 2004 : première section). L'activité, en revanche, renoue avec le naturel car elle inclut moins des gestes routiniers ou mécaniques que des ruses, des savoirs incorporés, non raisonnés voire inconscients. L'activité réinscrit donc les valeurs humaines, en tant qu'elles témoignent de l'histoire personnelle et collective de l'acteur, comme sujet pensant, *homo sapiens*, mais aussi comme vivant producteur ou *homo faber*. Avec l'idée d'activité, la santé, la connaissance ou l'expérience se trouvent réintégrées dans les échanges d'information et dans les intentions de communication. Inscrite dans la durée vécue et non dans le temps mesuré, l'activité est à l'origine de la série des actions identifiables qui correspondent à des divisions en termes d'actions, d'événements, de séquences ou même de scénarios (Jouanneaux : 1999). Dans l'activité indivisible, le conscient se mêle à l'inconscient, et rappelle à l'observateur la singularité de sa perspective.

Pour comprendre la communication, il n'est pas suffisant de bien voir : il faut aussi bien questionner. Comme dans les sciences expérimentales, plus on se rapproche de l'activité de communication, plus on la modifie, moins on la saisit, et plus on sonde sa richesse organique. Cette complexité n'est pas le synonyme d'une absence de sens, d'un interdit scientifique : au contraire, elle est une invitation à saisir et sonder davantage de résonances sémantiques. Au travers d'un geste, d'une attitude, d'un mot se trouvent des rappels à d'autres gestes antérieurs, des émotions, des pensées, des processus chimiques et neurophysiologiques dont l'activité est la trace. Pour atteindre l'activité elle-même, il n'est donc pas nécessaire de soulever un voile d'obscurité. Le langage que parle l'activité nous est tellement familier que nous ne pouvons apprendre des autres qu'en nous connaissant nous-mêmes, à partir de la réflexion sur des activités vécues similaires. Quant à sa structure, il faut la maintenir à distance : elle n'est que dans la représentation que nous nous en faisons.

L'activité ne se réduit pas non plus à une pratique, qu'elle soit éthique ou morale, prudente ou délibérée, et qui s'oppose chez les Anciens à la production par le travail ou à la poétique (Aristote, 1972 : V, 4, 1140a) qui sont soumises à l'insatisfaction des besoins naturels. Aujourd'hui, les pratiques désignent des comportements codifiés, décrits : ils désignent seulement les formes visibles ou étudiées que prennent les activités en puissance. L'activité circonscrites par les champs sémantiques de la production, des produits et de la productivité renvoie à une valeur économique d'échange (PNB, PIB...), en réduisant nécessairement par-là la richesse de ses significations. Si communiquer peut consister à produire de l'information mesurable en termes de volumes, ces quantités sont de petite taille en comparaison avec la richesse de l'activité communicante, qui prend en compte de multiples contextes liés à des objectifs contradictoires, intentionnels, inavoués, etc. Quant au terme de travail, il admet un partage entre travail et non travail, activité salariée et activité bénévole ou non immédiatement rémunérée, il détermine le travail sous l'angle de la quantité, comme facteur de production (Bertocchi, 1996). Il est donc indissociable d'une économie capitaliste qui a au moins trois siècles d'histoire, et qui opère des divisions et des mesures qui constituent à nécessairement une réduction de l'activité, à moins qu'elle ne soit source de confusions.

Conclusion

Ainsi nous ne pensons pas que les sciences de l'information et de la communication doivent se diviser avec d'un côté une science exacte de l'information et de l'autre une science humaine de la communication. Car notre interdiscipline a justement là l'occasion d'étudier les relations humaines, directes ou posées par le biais de machines, dans leur richesse et dans leur complexité. Dire que les techniques étudiées dans les cadres de la communication sont humaines, signifie que l'on ne peut étudier un élément du système informatif de manière isolée, sans tenir compte des autres éléments en jeu. En outre, ces éléments, qu'il s'agisse d'acteurs ou de médias, dépendent d'une histoire que l'on ne saurait sérieusement ignorer à défaut d'en pouvoir cerner toutes les résonances. C'est elle qui détermine nos choix qui se mêlent étroitement à nos savoirs. Malgré les apparences parfois trompeuses, communiquer est un acte qui ne nous rend ni passif, ni indifférent.

Poser l'activité humaine au cœur des préoccupations des sciences de l'information et de la communication n'est pas sans doute pas ouvrir une école ; c'est en revanche prendre conscience de la spécificité de notre objet, en indiquant par là un dimension complexe qui tend sans doute parfois à être gommée. Plutôt que de nous inscrire dans une démarche de justification, en recherchant un fondement ultime ou un axiome paradigmatique, je voudrais ici un programme de recherche sur l'information et la communication autour du concept d'activité humaine, prise dans sa dimension « la plus neutre et la plus indifférenciée » (Gaudu, 1997). Peut-être y a-t-il là moyen de décomplexer notre champ du savoir scientifique, en assumant la complexité de ce que nous visons plutôt qu'en voulant la réduire à un modèle figé.

Références

- Arsac J., 1988, « Des ordinateurs à l'informatique », in Actes du colloque *L'histoire de l'informatique en France*, Chatelin éd., 2, pp. 31-44, Grenoble, en ligne : <http://jacques-andre.fr/chi/chi88/arsac.html> [consulté le 09 novembre 2008].
- Aristote, 1972, *Éthique à Nicomaque*, trad. du grec par J. Tricot, Paris, J. Vrin.
- Bachelard, G., 1934, *Le nouvel esprit scientifique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1971.
- Bertocchi J., 1996, *Marx et le sens du travail*, Paris, Éd. Sociales.
- Bourdieu P., 1980, *Le sens pratique*, Paris, Éd. de Minuit.
- Cardy H., Froissart P., 2002, « Les enseignants-chercheurs en Sciences de l'information et de la communication. Portrait statistique », pp. 353-362, in : Les recherches en information et communication et leurs perspectives. Histoire, objet, pouvoir, méthode, Actes du XIIIe Congrès national des sciences de l'information et de la communication, Paris, SFSIC.
- Changeux J., 1983, *L'Homme neuronal*, Paris, Fayard.
- Dumas et coll., 2005, « Is communication separable from information ? », in : *First European Conference on communication science*, Amsterdam, nov., pp. 24-26.
- Fondin, H., 2005, « La science de l'information ou le poids de l'histoire », *Les enjeux de l'information et de la communication*, en ligne : http://w3.u-grenoble3.fr/les_enjeux/2005/Fondin/home.html [consulté le 17 août 2008].
- Gaudu, F., 1997, « Travail et activité », *Droit social*, 2, pp. 119-126.
- Jouanneaux, M., 1999, *Le pilote est toujours devant : Reconnaissance de l'activité du pilote de ligne*, Toulouse, Éd. Octarès.
- Kant I., 2004, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, trad. de l'allemand par V. Delbos, Paris, F. Nathan.
- Miège B., 2004, *L'information-communication, objet de connaissance*, Bruxelles, De Boeck Université.
- Olivési, S., dir., 2007, *Introduction à la recherche en SIC*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble.
- Peirce, C., 1978, *Écrits sur le signe*, trad. de l'américain par G. Deledalle, Paris, Éd. du Seuil.
- Popper, K., 1985, *Conjectures et réfutations : la croissance du savoir scientifique*, trad. de l'anglais par Michelle-Irène et Marc B. de Launay, Paris, Payot.
- Saussure, F. de, 1972, *Cours de linguistique générale*, éd. critique établie par T. de Mauro, Paris, Payot.
- Winkin, Y., 2004, « De quelques origines américaines des sciences de la communication », pp. 103-110, *Hermès*, 38, en ligne : <http://documents.irevues.inist.fr/handle/2042/9432> [consulté le 15 août 2008].

Thibaud Hulin hulin.thibaud@gmail.com

Université de Lyon, CNRS

INSA-Lyon, Institut National des Sciences Appliquées, LIRIS, Laboratoire d'Informatique en Image et Système d'Information, UMR5205, F-69621, France

Hulin Thibaud, A.T.E.R. en Sciences de l'Information et de la Communication.

Bibliothèque de l'Institut National des Sciences Appliquées de Lyon Doc'INSA

Domaine scientifique de la Doua

20, avenue Albert Einstein

69621 Villeurbanne Cedex

France